

cont. ueter.
 celle de G. P. à Gide
 de la resp. générale.

LES REVUES

Le « Journal » d'André Gide

André Gide continue de livrer au public des pages de son journal. A côté de remarques et d'observations judicieuses souvent très intéressantes, ces fragments enferment des réflexions qui ne laissent pas de nous déconcerter en raison de leur caractère arbitraire ou de l'erreur dont elles procèdent. Ici et là, un mot, un jugement, nous étonne ou nous déçoit; nous voudrions pouvoir les discuter sur-le-champ, amener l'auteur à s'expliquer, entendre sa défense; alors nous nous sentirions plus libre pour porter un blâme et mieux à même de justifier nos réactions.

En général, ces pages semblent tirées plutôt d'un recueil de notes critiques que d'un agenda. Les mentions d'événements « quotidiens » y sont rares et sans portée: Gide avoue en passant qu'il les fait seulement « afin de redonner son rôle de journal à ce carnet qui depuis longtemps n'était plus qu'une sorte de cimetière d'articles mort-nés. »

*
 * *

Journal de Roux 5 mai 36

En lisant les extraits reproduits cette année par LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, j'ai remarqué plusieurs déclarations significatives se rapportant à la foi révolutionnaire de Gide.

L'une d'elles pourrait être une réplique adressée à ceux qui ont discouru sur le caractère de l'adhésion au communisme de l'auteur de Paludes. Vous connaissez les deux thèses principales : « Gide a opté, s'est converti... », ou au contraire : « Gide a seulement abouti ; sa venue au marxisme correspond au développement naturel de sa pensée et de son œuvre... ». L'écrivain repousse sans doute l'une et l'autre ; toutefois, ce qu'il écrit ne contredit pas la première :

Non, il serait faux de dire que mes opinions, mes pensées, n'ont pas changé et je serais de mauvaise foi de le prétendre.

Le grand, le très important changement est celui-ci : J'avais cru jusqu'à ces derniers temps qu'il importait d'abord de changer l'homme, les hommes, chaque homme ; et que c'était par là qu'il fallait commencer. C'est pourquoi j'écrivais que la question morale m'importait plus que la question sociale.

Je me laisse persuader aujourd'hui que l'homme même ne peut changer que d'abord les conditions sociales ne l'y aident — de sorte que ce soit d'elles qu'il faille d'abord s'occuper.

Mais, il faut s'occuper des deux.

Vous avez bien lu : « l'homme même ne peut changer que d'abord les conditions sociales ne l'y aident » et par conséquent il faut d'abord se préoccuper de celles-ci. Or les « conditions sociales » restent inséparables du régime gouvernemental qui doit les déterminer et les garantir contre toute atteinte. Souvent il arrive que l'on ne puisse les modifier sans provoquer du même coup une réforme politique... En reconnaissant implicitement cette dépendance dans la phrase précitée, Gide admit, croyons-nous, la primauté accordée à l'action politique, telle que la conçoit Charles Maurras. Ainsi que beaucoup d'autres, il la jugerait nécessaire à toute entreprise d'ordre temporel.

Ce changement « très important » n'est pas le seul que Gide ait à confesser ; à l'en croire, sa manière d'être, ses goûts, sa conception de la vie ne sont plus ce qu'ils étaient jadis. Et il paraît condamner son attitude passée, dédaigneuse des éléments étrangers au pur domaine de la poésie :

Il arrive un moment dans la vie et je crois que ce moment arrive fatalement, pour peu que l'on vive assez longtemps — où les choses que l'on avait méprisées dans sa jeunesse se vengent. Tout de même que l'on voit dans la tragédie grecque Aphrodite et Dionisos se venger des dédains d'Hippolyte ou de Penthée. Oui, je paye aujourd'hui mes dénis d'antan, de ce long temps où me paraissait indigne de réelle attention tout ce que je savais transitoire et ressortissant à la politique, à l'histoire. L'influence de Mallarmé me précipitait dans ce sens. Je la subissais sans m'en rendre compte, car elle ne faisait que m'encourager dans mon sens et je ne savais pas encore bien, alors, combien il sied de se défier de ce qui vous flatte et que cela seul vous éduque vraiment qui vous contrarie.

Rappelons ici cette phrase des Nouvelles Nourritures — bien qu'elle n'ait pas exactement la même signification — : « ...Je me repens d'avoir assombri ma jeunesse, d'avoir préféré l'imaginaire au réel, de m'être détourné de la vie. »

André Gide avait déjà parlé d'une manière identique de l'influence de Mallarmé. Sa Lettre à Jean Schlumberger (1) vicille d'un an, nous renseigne sur le rôle « exclusif » qu'il indique seulement ici :

... Sous l'influence de Mallarmé, sans trop nous en rendre compte, nous étions plusieurs, et en pleine réaction contre le naturalisme, à n'admettre rien que d'absolu. Nous rêvions, en ces temps, des œuvres d'art en dehors du temps et des « contingences ». Il n'y avait chez nous, à propos des questions sociales, point tant ignorance et aveuglement que mépris ; un mépris né d'une méprise. Tout ce qui n'était que relatif (au temps, aux lieux, aux circonstances) nous paraissait indigne de l'attention d'un artiste ; en tout cas, nous prétendions maintenir à distance, soigneusement écartées de l'œuvre d'art, de notre œuvre, toutes préoccupations épisodiques...

Jean Schlumberger avait avancé que c'est au cours de son voyage au Congo (1925) que Gide s'est trouvé, pour la première fois « face à face avec l'iniquité sociale et avec l'alternative de prendre ou de ne pas prendre parti contre elle... » Gide lui répond que c'est inexact ; trente ans plus tôt, par exemple, lors de ses premiers séjours en Afrique du Nord, le côté humain et social de la colonisation ne le laissait pas indifférent. Seulement, à cette époque, il s'appliquait à écarter de son œuvre les moindres préoccupations de cet ordre. « ...Ce n'était pas là ma partie. Je me serais cru déshonoré, en tant qu'artiste, si j'avais prêté ma plume à de si vulgaires soucis. C'était affaire à de plus compétents que moi. C'est aussi que je ne savais pas encore combien les pires injustices laissent indifférents ceux qu'elles ne lésent pas directement... »

(1) André Gide et Notre Temps (N. R. F., 1935), p. 86.